N.° 38.

DE

L'ADOLESCENCE,

Considérée comme cause de plusieurs maladies, et comme époque critique de quelques autres.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 27 *mars* 1812,

PAR J. G. A. LUGOL, de Montauban

(Département du Tarn-et-Garonne),

Ancien Elève de l'*Ecole-pratique;* ancien *Eléve-interne* en Médecine de l'Hôtel-Dieu de Paris; Membre associé-émérite et honoraire de la Société d'Instruction médicale de la même ville.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1812.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Président.*
M. HALLÉ, *Examinateur.*
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. LEROY, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. SUE.
M. THILLAYE.
M. PETIT-RADEL.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AVUNCULO. CARISSIMO. ET. DILECTISSIMO.

VIRO. PRÆSTANTISSIMO.

G. COSTES.

OB. ARTIS. OBSTETRICII. PERITIAM. INSIGNEM.

ALIASQUE. OMNES. HONESTI. ANIMI. DOTES.

ADMODUM. CONSPICUO. CHIRURGO.

BENEFICIIS. QUAMPLURIMIS. DEVINCTUS.

HOC. TENTAMEN. MEDICUM.

REVERENTIÆ. GRATITUDINIS. AMORISQUE.

EXIGUUM. PIGNUS.

VERO. ANIMI. AFFECTU.

D. V. C.

J. G. A. LUGOL.

INTRODUCTION.

La nature affecte tous les êtres qu'elle produit d'altérations successives dont les progrès, insensibles dans leur gradation, se montrent par intervalles avec des caractères bien prononcés. Considérées spécialement chez l'homme, ces modifications représentent les phénomènes de la transition des âges, et ceux qui les caractérisent chacun en particulier.

L'accroissement harmonique de toutes les régions du corps suppose leur prédominance successive à des époques déterminées. Chaque organe croît et vit séparément d'une manière relative à la nature de ses fonctions; chacun d'eux prédomine à son tour, et modifie tous les autres à sa manière. La tête, la poitrine et le bas-ventre sont successivement le point central; les maladies se développent généralement de haut en bas: dans la puéritie et à la puberté ce sont des hémorrhagies nasales; chez l'adolescent, des hémoptysies; des hémorrhoïdes chez l'adulte; et le vieillard rend des urines sanguinolentes. Le résultat de l'action des causes accidentelles est encore relatif à l'âge: le froid occasionne des convulsions chez l'enfant, une hémoptysie chez le jeune homme, une hépatite chez l'adulte, un catarrhe vésical chez le vieillard, etc.

Le physique et le moral éprouvent naturellement certaines modifications qui établissent les caractères physiques et moraux de l'enfance, de la puberté, de l'âge viril et de la vieillesse. Ces intermédiaires entre le commencement et la fin de l'homme se nuancent insensiblement dans une progression ascendante et descendante, qui détermine l'accroissement et le décroissement de l'individu.

Ces deux phénomènes sont les plus généraux que l'on

remarque dans le cours de la vie. C'est à l'époque où finit ordinairement l'accroissement en hauteur que nous allons prendre l'étude de l'homme pour observer les phénomènes que présente alors son organisation.

Considérée sous quelques rapports, l'histoire de l'adolescence présentait des difficultés que nous avons éludées en nous attachant plus spécialement à ses caractères physiques. *Buffon*, *Jean-Jacques*, *Roussel*, etc., sont inimitables lorsqu'ils parlent de ces caractères moraux; et, sans contredit, c'est morceler leurs ouvrages, et méconnaître les rapports de toutes leurs parties, que d'en déplacer quelques idées d'inspiration pour les faire entrer dans le contenu d'un acte public.

J'ai rapporté à trois divisions principales les différens objets qu'embrasse mon sujet. J'établis d'abord sommairement les caractères anatomiques et physiologiques de la puberté afin d'avoir un point fixe d'où je puisse envisager les circonstances des maladies de cet âge, et leurs rapports avec sa constitution organique. J'expose ensuite les phénomènes de la puberté considérée comme cause de maladie, c'est-à-dire, par rapport à celles qui lui sont propres, et à plusieurs maladies héréditaires dont elle favorise le développement. La puberté, considérée comme une époque critique commune à plusieurs maladies de l'âge précédent, est l'objet du troisième article.

Ce sont des circonstances pressantes entravées cependant par des formalités qui m'ont décidé à écrire (1), mais en exprimant mes regrets sur la manière dont je l'ai fait, ce serait encore attacher trop d'importance à cet opuscule.

(1) Je saisis cette occasion pour me glorifier d'être un de ceux à qui les bontés de MM. les professeurs *Dubois* et *Richerand* ont inspiré les sentimens de la plus vive gratitude.

DE
L'ADOLESCENCE,

Considérée comme cause de plusieurs maladies, et comme époque critique de quelques autres.

ARTICLE PREMIER.

Exposé sommaire des caractères anatomiques et physiologiques de la Puberté.

Abstraction faite des circonstances qui déterminent son époque, la puberté est, dans tous les pays, une nouvelle condition qui rend l'homme propre à perpétuer son espèce.

Essentiellement dépendantes de l'état actuel des organes de la génération, les circonstances de la puberté offrent le même caractère chez presque tous les individus, tandis que les phénomènes de la virilité et de la vieillesse se nuancent aussi diversement que les occasions de la vie privée de chacun.

Considéré en lui-même, le développement de ces organes est remarquable par la rapidité avec laquelle il s'opère. Aussi voit on que les autres phénomènes de l'adolescence se manifestent brusquement et avec un tumulte empressé qui caractérise spécialement cet âge par

rapport aux autres époques de la vie, et comme dépendant du mode d'accroissement des organes génitaux. Considéré par rapport à ses phénomenes synergiques, on voit, à l'arrivée de la puberté, tous les phénomènes qui se rapportaient aux autres organes changer de nature à mesure que se développent ceux qui servent au rapprochement des sexes. A cet égard, ces derniers offrent un caractère que ne partagent point les autres organes, dont l'accroissement n'intéresse jamais toute l'économie d'une manière aussi sensible et aussi générale.

Immédiatement avant l'adolescence, pendant que les organes génitaux entrent en action, un nouveau principe accroît la chaleur et la force, et donne au sang des qualités plus stimulantes qui augmentent le ton du système vasculaire. Le cœur et le système artériel acquièrent surtout beaucoup d'activité; et c'est dans la poitrine où se trouve le centre de ce système que se fixent les congestions, et qu'aboutit la tendance générale des forces, que rend plus énergiques la résorption de la liqueur séminale.

Les parois thoraciques se développent proportionnellement en même temps que les poumons acquièrent des dimensions relatives à l'hématose des matériaux que le cœur leur envoie alors en plus grande quantité.

Le changement qu'éprouvent les organes de la respiration est général et rendu sensible dans chacune de leurs parties par les caractères de leurs fonctions respectives : le larynx acquiert des dimensions plus grandes, et la voix devient plus forte et plus grave chez l'homme (1).

En même temps que ces rapports s'établissent entre les organes génitaux et la cavité thoracique, les adolescens éprouvent des tiraillemens dans les articulations, un sentiment de gêne et de pesanteur rapporté aux aines, qui quelquefois paraissent gonflées et deviennent

(1) M. *Richerand*, nouv. Élém. de physiol., t. 2, 5.e édit.

douloureuses. La peau acquiert plus d'énergie; le teint se colore; la perspiration cutanée devient plus abondante, et répand une odeur particulière; les poils de la face et des autres régions du corps commencent à paraître; les muscles se développent et deviennent plus saillans; les os acquièrent plus de consistance; la moelle perd de sa mollesse; l'accroissement s'opère avec rapidité, et le corps arrive bientôt à la hauteur qu'il doit avoir avec toutes les apparences d'une vigueur nouvelle. Les adolescens n'ont plus la même légèreté, la même vivacité que dans l'enfance; le sommeil est lourd ou interrompu, et quelquefois agité par des rêves, lorsque, comme le dit Montaigne : « La jeunesse bouillante s'échauffe si avant en son harnois toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs (1) ». Pendant la veille ou dans le recueillement de la nuit, les pubères éprouvent aux parties de la génération un prurit (2), qui n'est dans le principe qu'une démangeaison légère qui devient insoutenable avec le temps, mais qui n'est point accompagnée de l'idée de volupté.

En général, l'apparition des règles affecte moins agréablement la femme que le fait l'éjaculation spermatique chez l'homme. La première menstruation est ordinairement précédée d'incommodités, de palpitations, de lassitude, de dégoût, etc. L'utérus, jusqu'alors dans un état d'inertie, acquiert spontanément un degré d'activité qui le rend un des organes les plus importans. Ses vaisseaux augmentent beaucoup de capacité et d'action; la jeune fille éprouve un sentiment de pesanteur plus ou moins fatigant vers cet organe, des douleurs plus ou moins vives dans la région lombaire, un engourdissement

(1) Liv. 1, chap. 20.

(2) J'ai connu un écolier qui, à l'âge de douze ans, éprouvait des irritations tellement vives dans les organes de la génération, qu'il ne pouvait quelquefois rester assis. Il éprouva un soir des irritations si fortes à l'anus, qu'il montait précipitamment de la cave au galetas pour distraire cette sensation qui, en continuant, devenait douloureuse.

dans les membres inférieurs, et autres symptômes locaux qui préludent ordinairement à la première purgation menstruelle, qui n'est d'abord que l'écoulement d'un liquide séreux, dont la consistance, la couleur et la qualité varient suivant les circonstances individuelles. Cette humeur, presque diaphane dans les premiers jours, acquiert insensiblement une teinte rougeâtre et prend plus de consistance. Enfin l'écoulement périodique s'établit, et rend la jeune fille susceptible de nouvelles impressions.

En même temps que l'utérus et ses dépendances acquièrent rapidement des dimensions plus grandes, celles du bassin augmentent sensiblement; les parties externes des organes de la génération deviennent aussi plus apparentes et arrivent à l'état où elles doivent rester jusqu'à un certain âge : elles se gonflent, se tuméfient, se touchent immédiatement, et en se développant donnent lieu à la formation d'une suite de petits plis qui représentent un anneau sémi-lunaire, auquel on a donné différens noms en parlant de la virginité chez les filles.

Chez la femme un nouvel ordre de rapports, étranger à l'homme, s'établit alors. Les glandes mammaires, plus pourvues de tissu cellulaire proéminent, peu à peu, au moment de leur sympathie avec l'utérus, les font entrer en action de concert avec lui.

Les ovaires paraissent également fournir, comme les testicules, un fluide qui concourt à la conception (1) et dont la résorption porte dans le sang des principes analogues aux excitations nouvelles que doit éprouver la femme. L'apparition des règles, la turgescence des

---

(1) *Anat. corp. hum.* Aut. Valverdo *et* Michaële Columbo *latinè reddita*. De mulier. test. *cap.* 15, *et etiam de fœtu et secundinis*, cap. 16.

Mucum quidem aut uteri cervicis à motu venereo excuti non negaverim, quo uterus sursùm seorsùmque agitatur. Sed is humor non est semen, cùm manifestissimè ex ovario, *non ex utero primordia animalia adveniant* (HALLER, Elém. physiol., lib. 29).

Venette, p. 27, 7.e édit.

glandes mammaires et du tissu cellulaire qui les environne déterminent des sympathies qui supposent l'influence de ces corps glanduleux.

L'activité sensiblement plus énergique du système vasculaire, et l'impulsion forte que reçoit alors la progression du sang, supposent nécessairement la commotion qu'éprouvent tous les appareils secrétoires et le système lymphatique, aussi-bien que les conséquences qui en résultent par rapport aux produits de leur action respective. Mais peut-on rigoureusement, et d'après des expériences directes, attribuer ces effets à la résorption de la liqueur séminale? ou bien ne peut-on avancer que des preuves négatives en faveur de cette opinion?

Les caractères de l'enfance persistent nécessairement tant que les organes sexuels restent sans activité; et lorsque, par des circonstances originaires ou accidentelles, ils restent dans l'inertie après l'époque ordinaire de la puberté, les caractères des deux sexes restent confondus, l'homme et la femme ont encore les mêmes goûts et les mêmes appétits.

C'est lorsque la prédominance de ces organes s'établit, qu'une suite de déterminations particulières imprime à l'un et à l'autre sexe les caractères propres à leur rôle respectif.

Chez l'homme, les caractères masculins se développent avec les apparences de la vigueur; l'activité fait disparaître cette blancheur et cette mollesse de chairs qui jusqu'alors avaient pu faire méconnaître son sexe; la diminution relative du tissu cellulaire rend les muscles plus saillants et les membres plus forts: doué d'un nouveau mode d'instinct, les jeux de l'enfance cessent d'avoir des attraits pour lui, et l'homme cherche à exercer son corps, comme pour confirmer la conscience de ses forces par des actes qui la déploient. L'adolescent éprouve dans tous ses organes une vigueur naissante sans cesse excitée par des impressions nouvelles; son habitude extérieure est toute vivante; sa voix, devenue plus forte, commence à dicter des volontés, et

son regard fait rougir la pudeur : alors surtout l'imagination prédomine, et donne aux autres facultés une brillante aptitude, quelquefois aussi trompeuse que le sont ses fictions.

Lorsqu'elle devient pubère, la femme conserve toujours quelque chose du tempérament particulier aux enfans; sa structure organique est également plus petite; les parties supérieures, et surtout la poitrine, sont moins volumineuses; le bassin au contraire est plus évasé et rend plus considérable l'écartement du fémur; ce qui donne à la femme une démarche assez particulière. Les éminences osseuses sont moins saillantes que chez l'homme; ce qui affaiblit beaucoup la force musculaire; le tissu cellulaire, plus abondant, arrondit tous les traits par des contours insensibles, et nuance très-agréablement le coloris que la peau doit à l'activité de la circulation; ces yeux auparavant muets que la jeune fille arrêtait partout comme un enfant, acquièrent de l'éclat et de l'expression; et comme ils peuvent trop dire, elle commence à les baisser et à rougir. L'intelligence de la femme subit aussi de grands changemens; lorsqu'elle est nubile, elle éprouve de tendres inquiétudes qui la rendent plus réservée; elle aime le recueillement comme pour jouir d'elle-même (1); c'est d'abord par instinct qu'elle devine ses rapports avec l'homme, et bientôt elle apprend à les conserver par la coquetterie.

Lorsque la prédominance des organes génitaux s'établit, les impressions paraissent rayonner autour d'eux comme pour être réfléchies par un centre commun qui les modifie convenablement, par rapport à la propagation de l'espèce. Ces sympathies entretiennent alors dans le physique et le moral des adolescens une commotion perpétuelle dont les réactions sur le cerveau multiplient les impres-

(1) Une fille que l'on met dans un couvent pour la guérir de l'amour devient plus amoureuse et plus disposée aux extravagances de cette passion. C'est également dans les lieux où elles sont rassemblées en grand nombre qu'elles contractent cette funeste habitude qui les dégrade tant; dans ces circonstances le mystère des réunions est toujours suspect.

sions de manière que leur rapidité occasionne ce vague dans les idées et ces déterminations, qui sont un caractère de la puberté.

Ces circonstances une fois établies, la nature ne s'occupe plus spécialement de l'individu. Vivant en lui-même, l'enfant ne peut communiquer son existence; mais à l'époque de la puberté, tous les caractères de l'enfance disparaissent ordinairement, et la destination de l'homme, par rapport à son espèce, se marque par des traits qu'il n'est plus possible de méconnaître; dès-lors un nouveau mode de vie et de nouvelles propriétés établissent en lui des rapports avec la suite des générations.

Cette prérogative de l'homme, qui est une des causes premières du système de l'univers, n'est cependant pas seulement une faculté de son organisation, mais un besoin qui devient même quelquefois fort impérieux, et dont la cause finale est la conservation de l'espèce : aussi la continence trop longue peut-elle causer de grands maux d'esprit et de corps, et la plupart des animaux entrent en fureur dans le temps du rut, ou tombent en convulsion lorsqu'ils ne peuvent satisfaire à ce pressant besoin de nature.

Après la puperté, c'es reciproquement avec sa compagne que l'homme jouit des nouvelles facultés qu'il a acquises. Toute résolution est insuffisante pour résister aux passions dépendantes de la puberté; et si elles étaient formellement contrariées, les irritations violentes que l'homme éprouve alors le rendraient semblable aux animaux, qui sont furieux et indomptables lorsqu'ils ressentent ces impressions (1).

---

(1) *Buffon*, Hist. nat., t. 18, p. 315, édit. de *Sonnini*.

ARTICLE II.

La Puberté considérée comme cause de plusieurs maladies.

Les phénomènes de la puberté considérée comme cause de plusieurs maladies peuvent être rapportés au développement spontané des maladies spéciales de cet âge, et à celui de quelques maladies héréditaires.

§ I.er

La Puberté considérée sous le rapport de ses maladies spéciales.

Chaque âge est généralement disposé à un certain nombre de maladies qui en exclut beaucoup d'autres : les enfans sont sujets aux fluxions vers la tête, à l'épilepsie, aux convulsions, etc., et sont exempts d'apoplexie, d'affections comateuses, de paralysie, de vertiges, de mélancolie et de folie. Ils sont également peu sujets à l'hémoptysie, à la pleurésie, aux vomiques, etc., et n'éprouvent presque jamais de spasmes précordiaux, d'affections hypochondriaques, hémorrhoïdaires, hépatiques, goutteuses, etc.

L'adolescent n'est généralement plus sujet à la teigne, au favus, aux fluxions muqueuses des yeux et des oreilles, aux tumeurs du cou et des parotides, aux engorgemens du mésentère, aux vers intestinaux, à l'épilepsie, aux convulsions, etc.; et la pléthore artérielle de cet âge, en donnant aux maladies le caractère angioténique, établit leur siége dans la poitrine, et exclut les maladies de la virilité et de la vieillesse.

Dans l'âge adulte, l'hémoptysie; la pleurésie, la phthisie, etc., deviennent plus rares que les affections hypochondriaques, néphrétiques, hémorrhoïdaires, etc.

Enfin les vieillards, plus spécialement sujets aux attaques de goutte, à l'asthme, au catarrhe suffocant, à la phthisie catarrhale, à l'apo-

plexie et à la paralysie, etc., sont très-rarement tourmentés par les vers intestinaux, et ne contractent que difficilement les maladies contagieuses.

Ce sont ces dispositions générales qui établissent les maladies dépendantes de la transition des âges, qui sont les maladies des âges proprement dites; mais encore faut-il remarquer que toutes les maladies en général peuvent survenir indistinctement à toutes les époques de la vie par l'impulsion des circonstances extérieures.

Quant aux maladies spéciales de la puberté, elles confirment encore ce que nous avons déjà dit, qu'à mesure que l'enfant approche de l'adolescence, la direction des forces a lieu plus particulièrement vers la poitrine, et que la constitution propre à cet âge est ordinairement pléthorique.

Le tempérament sanguin, porté à l'excès, rend quelquefois très-laborieux le développement de la puberté, et occasionne chez les garçons des gonflemens glanduleux accompagnés de douleurs plus ou moins vives, et des phénomènes nerveux proportionnés à la distension des parties.

Aux approches de la puberté, il ne survient pas d'abord d'affection remarquable; les maladies conservent encore le caractère général de celles de l'enfance; mais on observe le plus ordinairement des douleurs autour de la gorge, des angines de diverses expèces, et surtout des hémorrhagies nasales.

Hippocrate admet comme maladie propre à la puberté les hémoptysies; la phthisie pulmonaire, les fièvres aiguës, l'épilepsie et plusieurs des maladies propres à la puéritie (*et cæteri morbi, maximè verò suprà nominati*); mais certainement ce ne sont pas la phrénésie, la dysenterie, le choléra qu'énumère *Hollier* dans ses commentaires sur cet aphorisme.

Stalh admet un bien plus grand nombre de maladies propres à la puberté. Envisageant toujours la nature de l'homme par rapport aux directions différentes qu'elle affecte suivant les différens âges, ce

grand médecin s'applique surtout à établir dans la poitrine le siége des maladies de l'adolescence. « *Circa tempus* adolescentiæ *floridæ frequentiores circa* pectus *ingruunt affectus, tusses siccæ, efferæ, aut humidæ quoque acres, et impetuosæ, raucedines : asthmata convulsiva, dolores rheumatici circa scapulas, thoracem, humeros, cervicem, palpitationes cordis* ».

Stalh remarque ensuite que l'hémoptysie, la phthisie, la pleurésie, vraie ou fausse, et les pleurodynies arthritiques, caractérisent l'état consistant de la puberté.

Suivant le même auteur, le tempérament naturel, ou des disposition acquises, peuvent modifier ces résultats généraux. Chez les adolescens qui mènent un genre de vie très-sédentaire, l'hypochondrie se manifeste quelquefois ; l'abus de certains médicamens produit des hémorrhoïdes, qui peuvent encore survenir spontanément aux sujets pléthoriques qui vivent dans l'oisiveté ou dans l'inaction. On remarque aussi que les emportemens de colère, chez ceux qui abusent de liqueurs spiritueuses, déterminent plus spécialement des douleurs arthritiques, dont le siége relatif à la constitution actuelle occasionne des douleurs vagues rapportées dans les régions du thorax et des hypochondres.

Mais, puisque les affections de la gorge avec toux, enrouement, difficulté de respirer, sont des maladies qui appartiennent à l'enfance (1), et que la pleurésie, l'hypochondrie, les hémorrhoïdes, la goutte, etc., affectent plus spécialement l'âge adulte (2), il est plus naturel de considérer comme maladies spéciales de la puberté celles qu'admet *Hippocrate*, et dont nous allons parler d'une manière générale. Remarquons d'abord avec *Stalh* que les affections thoraciques prédominent à l'époque de la puberté, et qu'à la fin de cet âge les maladies du bas-ventre paraissent d'autant plus facilement, que les circonstances individuelles les favorisent davantage.

---

(1) *Hippocrate*, aph. 3, 26.
(2) *Ibid.* 30.

Les hémoptysies qui surviennent spontanément chez les adolescens sont rarement accompagnées de toux, ou du moins ce symptôme n'est presque jamais assez fort pour augmenter l'intensité de l'hémoptysie. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que, lorsqu'à cette époque la phthisie pulmonaire se développe avec des quintes de toux excessives, l'hémoptysie est un des symptômes les plus rares. J'ai plusieurs fois confirmé cette remarque de *Stahl*, dans les hôpitaux de Paris, où j'ai vu la phthisie pulmonaire sous toutes ses formes, et dans tous ses degrés. J'ai souvent remarqué des phthisiques qui étaient continuellement tourmentés par la toux, surtout après le repas; et chez lesquels cependant les crachats n'étaient point teints de sang. Ceci a lieu plus spécialement chez les hommes, lorsque la phthisie n'a pas commencé par le crachement de sang, ou qu'elle n'est point due à la suppression des hémorrhagies nasales. Chez les femmes, l'état de la menstruation influe toujours beaucoup sur la couleur des matières expectorées.

Abstraction faite des circonstances extérieures qui peuvent la déterminer, l'hémoptysie se renouvelle presque toujours à l'époque de la puberté chez les adolescens qui en ont été affectés pendant la puéritie. Elle affecte encore d'une manière spéciale ceux qui croissent rapidement en hauteur, ceux dont le corps est fluet, la poitrine resserrée et gênant l'action des poumons; ceux dont le cou est allongé, dont l'esprit est précoce et qui sont enclins à la colère et à la terreur.

Il n'est point d'un esprit philosophique de considérer l'hémoptysie comme un moyen naturel propre à diminuer la pléthore artérielle de l'adolescence. La nature ne s'est point méprise de cette sorte sur le moyen convenable par rapport à notre organisation. Pour éliminer la surabondance du sang, elle eût encore choisi des voies plus directes et moins dangereuses que celles que nous pourrions actuellement desirer.

C'est surtout dans les cas de conformation vicieuse de la poitrine que la phthisie pulmonaire succède au crachement de sang, ou plutôt

qu'elle débute par ce symptôme ; mais alors la phthisie pulmonaire n'est une maladie de la puberté qu'en tant que celle-ci devient cause occasionnelle du développement d'une prédisposition héréditaire ; et à cet égard les détails doivent être rapportés ailleurs. Quelquefois cependant l'excès du tempérament pléthorique des adolescens occasionne des hémoptysies actives qui, lorsqu'elles sont trop souvent répétées, peuvent déterminer la phthisie pulmonaire, qui, dans ce cas, ne débute point par le crachement de sang, mais lui succède réellement comme effet immédiat.

Les fièvres aiguës essentiellement inflammatoires, et appelées proprement *éphémères*, se manifestent alors spontanément, lorsque les hémorrhagies nasales diminuent, et aux approches de la première menstruation. Les autres ordres de fièvres qui se manifestent encore spontanément, ou comme effet des circonstances extérieures, prennent toujours un caractère d'acuité qu'il faut rapporter à la pléthore et au degré d'énergie de tous les organes.

Il paraît d'abord que l'épilepsie est plutôt une maladie de l'enfance que de l'âge suivant ; mais en allant plus loin, on voit que l'épilepsie essentielle est plus fréquente chez les adolescens que chez les impubères. L'acception du mot *comitialis* chez les Romains exclut déjà l'idée que cette maladie soit exclusive aux enfans qui sont plus spécialement sujets à l'épilepsie sympathique à l'époque de la dentition, pendant le cours de la variole confluente, lorsque des vers intestinaux les tourmentent, etc.

L'épilepsie n'appartient pas néanmoins si spécialement à la puberté, qu'il faille nécessairement la considérer comme propre à cet âge ; et même incessamment, en considérant l'adolescence sous deux autres points de vue, je déterminerai dans quelle circonstance l'épilepsie est un de ses caractères pathologiques, et dans quels cas elle guérit alors spontanément ; mais je crois qu'en considérant la puberté sous le rapport qui fait le sujet de cet article, il ne convient pas d'admettre le développement spontané de l'épilepsie comme un de ses caractères.

Le texte de ce paragraphe ne suppose que l'historique des maladies qui se développent à la puberté en conséquence de l'état actuel de la constitution organique ; de sorte qu'en les envisageant sous ce rapport, ce serait rapprocher des maladies tout-à-fait différentes, que de mentionner celles qui peuvent survenir à cette époque par le concours des circonstances extérieures. Aussi m'abstiendrai-je d'envisager les caractères de la puberté sous ce rapport. Peut-être même qu'un travail de cette nature serait impossible, tant sont multipliées les circonstances qui peuvent modifier la santé des adolescens! Quelle supériorité dans l'esprit de discernement ne faudrait-il pas d'ailleurs pour préciser les rapports des maladies hystériques, hypochondriaques, mélancoliques, et de cette scène tumultueuse d'accidens nerveux qu'on généralise par le nom de *vapeurs*, non avec l'état actuel de l'utérus, et le mode d'action des circonstances qui peuvent le modifier !

Mais une autre maladie qui n'arrive presque jamais qu'à l'époque de la puberté, qui enraie nécessairement tous les phénomènes caractéristiques de cet âge, qui guérit le plus ordinairement lorsqu'ils se manifestent (1), doit être considérée comme propre à cette époque de la vie ; et par conséquent son histoire peut offrir quelques rapports avec le sujet de cet article.

Les divers noms qu'elle a reçus établissent déjà la première preuve de cette assertion : presque tous supposent que la chlorose est une maladie de la puberté qui est exclusive aux filles. Elle ne paraît pas ordinairement avant l'adolescence (2). Elle paraît être exclusive aux femmes, et liée à certaines circonstances de l'écoulement menstruel (3).

Ce sont de fausses analogies qui ont fait croire que les hommes étaient également sujets à cette maladie. Je pense que dans ces cas

(1) *Gorter*, Méd. *Hipp.*, Expon. aph. *Hipp.*, lib. 3, 27, p. 173.

(2) *Hoffmann*, Dissert. inaug., t. 1, p. 10.

(3) *Hoffmann*, *ibid.*, p. 9.

le défaut du diagnostic dépendait de ce que l'on n'a peut-être pas encore suffisamment établi celui de la chlorose comparativement avec quelques autres maladies qui ont des rapports extérieurs avec elle. A cette occasion je pourrais parler de ce que l'on appelle encore *cachexie* dans le langage ordinaire, comparativement avec l'état chlorotique ; mais ce serait trop m'éloigner de mon sujet que de rapporter ici les détails nécessaires pour établir des idées sommaires à cet égard. Je rapprocherai seulement la chlorose de ces infiltrations ou leucophlegmaties pléthoriques, que l'on observe principalement chez les filles sanguines et robustes qui habitent la campagne, où elles se livrent à des travaux pénibles (1); pour faire remarquer que dans ces cas les circonstances individuelles sont tout-à-fait opposées, puisque chez les filles chlorotiques il y a débilité absolue avec susceptibilité plus grande que dans l'état de santé. Quant aux circonstances du traitement, l'observation confirme encore les différences respectives de ces deux états. Les délayans, convenables dans le second cas, seraient nuisibles dans le premier, où les toniques de diverse nature sont essentiellement indiqués.

Cette maladie n'affecte presque pas non plus les femmes mariées ni les jeunes veuves, quelle que soit d'ailleurs leur situation domestique (2) ; ce qui confirme encore que la chlorose est une maladie propre à l'adolescence, et qu'elle est un des caractères de la puberté.

L'état chlorotique peut exister avec différentes circonstances que les auteurs énumèrent comme autant de causes occasionnelles de cette maladie. Mais en déterminant leur valeur respective, on reconnaît facilement qu'il n'en est aucune qui la détermine spécialement, ou qui ait quelque rapport direct et exclusif avec elle. Si cette maladie pouvait être accidentellement produite, elle serait plus fréquente et n'appartiendrait pas exclusivement à la puberté.

La mollesse, la nonchalance, le défaut ou le dérangement des

---

(1) *Stoll*, Rat. med. Sect. 3., p. 160.

(2) *Hoffmann*, loc. ult. cit.

menstrues, etc., que l'on considère comme propres à déterminer cette maladie, sont au contraire les circonstances qui caractérisent son début. L'état chlorotique suppose ces phénomènes, et n'est appréciable que par eux.

Mais de ce que l'aménorrhée existe toujours avec la jaunisse, doit-elle être considérée comme une coïncidence pure et simple, et jamais comme cause? La constipation est bien une condition presque essentielle des hémorrhoïdes, et cependant elle en est quelquefois la cause. La constipation n'occasionne les hémorrhoïdes que chez certains individus, comme l'aménorrhée ne détermine la chlorose que chez les adolescentes; de manière que dans ces circonstances ces deux symptômes sont le plus ordinairement les signes d'invasion des hémorrhoïdes et de la chlorose.

Les rapports sympathiques des organes sexuels avec ceux de la poitrine sont encore rendus sensibles par les phénomènes critiques de leurs maladies.

Ettmuller dit qu'il arrive quelquefois que l'engorgement des testicules fait cesser la toux; de même que, lorsqu'ils entrent en action, la trachée acquiert de nouvelles dimensions et la voix change de timbre.

Baglivi dit aussi que les circonstances des maladies de ces organes rappellent les rapports qui existent entre leurs fonctions : « *à dolore forté ad testes irruente, tussis sicca solvitur. Cùm testis intumeseit à tussi, memoriam renovat societatis pectoris, mammarum, geniture et vocis. Si testium inflammationi tussis superveniat, inflammatio solvitur, et contrà. Hydrocele discussâ, supervenit hydrops pectoris* » (1).

Hippocrate avait également observé que la toux sèche se calme par une forte douleur qui s'empare des testicules, et que les toux invétérées guérissent, s'il se forme une tumeur dans ces parties. Tous les jours on voit les personnes les moins éclairées en physiologie tirer

---

(1) *Baglivi*, Prax. med. lib. 1, cap. 2, §. 10.

parti de ce rapport sympathique en appliquant sur le scrotum des linges trempés dans le vinaigre pour arrêter une hémoptysie.

§. II.

La Puberté considérée comme favorisant le développement de plusieurs maladies héréditaires.

Les âges de l'homme sont établis sur des dispositions générales que l'on rencontre toujours, quel que soit le point de vue sous lequel on les considère. Les maladies héréditaires ne se manifestent pas indifféremment à toutes les époques de la vie. L'hydrocéphale est une maladie de l'enfance; la dentition est ordinairement la cause occasionnelle des convulsions héréditaires; les scrophules affectent spécialement les glandes du cou à sept ans, et quelquefois seulement à l'époque de la puberté, qui favorise encore le développement de l'épilepsie; la phthisie pulmonaire suit immédiatement l'adolescence; les hydropisies, les obstructions attaquent les adultes; et l'homme finit par mourir apoplectique.

Il est très-ordinaire que les obstrucions des glandes mésentériques se dissipent pendant la puéritie; quelquefois cependant elles se déplacent seulement, et elles affectent plus spécialement les glandes du cou pendant le second septénaire. Mais lorsque la puberté se déclare, les scrophules éprouvent encore, chez quelques sujets, un déplacement qui porte leur action sur les organes respiratoires, et détermine la phthisie pulmonaire scrophuleuse, qui se développe le plus souvent à l'époque de la puberté, qu'elle ralentit toujours beaucoup.

Les mouvemens organiques qui constituent l'adolescence peuvent non-seulement changer le siége des scrophules, mais encore on voit tous les jours cette maladie se manifester pour la première fois pendant la puberté avec des caractères tout-à-fait prononcés.

La phthisie scrophuleuse survient quelquefois d'une autre manière: à mesure que les enfans approchent de la puberté, la capacité de la poitrine éprouve une diminution relative qui gêne mécaniquement

l'action des poumons, et par conséquent la circulation du sang dans cet organe. C'est même plus spécialement dans ces cas que se développe la phthisie pulmonaire, qui tient à une disposition scrophuleuse héréditaire.

J'ai dit qu'à l'époque de la puberté la tendance primitive des forces s'affaiblissait ordinairement peu à peu, et que la poitrine devenait le point sur lequel se concentrent l'action dominante, et les divers mouvemens de l'économie. J'ai également établi qu'il y avait alors pléthore artérielle, et qu'elle prédominait dans la poitrine : c'est probablement à cette disposition organique qu'il faut rapporter le développement de la phthisie pulmonaire héréditaire, qui, lorsqu'elle ne dépend pas du scrophule, se manifeste encore à la puberté, et fait alors des progrès toujours très-rapides.

Je connais deux familles dans chacune desquelles cinq ou six enfans sont morts successivement phthisiques à l'époque de la puberté; et ce qui est bien digne d'attention, c'est que dans une d'elles un jeune homme qui grandit très-rapidement jusqu'à arriver à une taille de près de six pieds, et qui offrait même déjà plusieurs prédispositions médiates à la phthisie pulmonaire, n'en fut cependant point atteint. J'attribue cet heureux sort aux hémorrhagies nasales auxquelles ce jeune homme était très-sujet vers l'âge de vingt ans.

En effet, les hémorrhagies nasales qui, continuent quelquefois bien avant dans l'adolescence, sont souvent des moyens salutaires qui empêchent le développement, ou qui retardent les progrès de la phthisie pulmonaire héréditaire. *Bennet* dit même positivement que les phthisiques qui sont sujets à des hémorrhagies par le nez vivent plus long-temps, et que lors même qu'il survient des hémoptysies, elles sont d'autant moins dangereuses, qu'elles sont accompagnées d'épistaxis.

Cet auteur rapporte l'exemple d'un jeune homme qui avait une disposition héréditaire à la phthisie pulmonaire, et qui, à l'âge de seize ans, commença à être sujet à des hémorrhagies nasales pendant le cours du printemps et de l'été; elles arrivaient tous les jours

une ou deux fois, et le malade perdait une ou deux onces de sang à chaque écoulement. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, ces hémorrhagies revinrent très-régulièrement, et le jeune homme jouit d'une bonne santé. A cette époque, l'hémorrhagie nasale fut supprimée après un refroidissement subit de la tête, et dès ce moment la disposition héréditaire se développa, l'hémoptysie survint immétement, et bientôt après les autres caractères de la phthisie pulmonaire. Les saignées furent peu efficaces, quoiqu'elles fussent sensiblement indiquées. Enfin les hémorrhagies nasales se rétablirent après le printemps suivant, et le malade fut sauvé des grands dangers qu'il avait courus, sans qu'il restât aucune trace de sa maladie (1).

Combien ne doit-on pas espérer des mêmes ressources dans des cas semblables! Et avec quelle persévérance le médecin ne doit-il pas résister aux instances importunes du malade, ou des assistans, pour ne point consentir à faire cesser imprudemment des hémorrhagies aussi salutaires dans de telles circonstances! (2)

L'hémoptysie qui survient spontanément à l'époque de la puberté est très-souvent un signe précurseur, ou plutôt un caractère sensible de la phthisie pulmonaire qui commence à se développer. Après cette époque elle se manifeste plus rarement, et n'est plus aussi fréquemment suivie de phthisie pulmonaire (3).

Lorsqu'on reconnaît une prédisposition héréditaire, le crachement de sang ne doit pas être considéré comme une cause de la phthisie pulmonaire (4), mais comme le résultat de cette disposition. C'est

---

(1) *Bennet*, Tabid. theat., p. 15.

(2) Les hémorrhagies en général ont beaucoup de rapports avec la phthisie pulmonaire. Je crois même avoir entrevu qu'il arrive quelquefois chez la même persoune que les règles font cesser les dispositions immédiates à cette maladie, qui reparaît à l'époque critique, après laquelle elle peut encore être ajournée pour une hémorrhagie supplémentaire, pour reparaître enfin après sa suppression.

(3) *Juvenes autem usque ad consistentem ætatem post sanguinis sputum phthisici fiunt.* Aretée, *de causis et signis morb. diuturn.*, lib. 1, cap. 8.

(4) *Portal*, Traité de la phthisie pulmonaire, t. 1, p. 281, 2.e édit.

parce que l'hémoptysie précède ordinairement l'expectoration du pus, que l'on a regardé comme effet l'un de l'autre, ce qui ne représente que deux degrés différens d'une maladie (1); mais il est cependant fort important de bien apprécier ces deux circonstances; car la saignée, qui est ordinairement convenable dans une hémoptysie accidentelle, doit être faite avec bien plus de ménagement dans le cas d'hémoptysie constitutionnelle; parce qu'alors, à la prédisposition qu'elle n'enlève pas elle ajoute une plus grande faiblesse qui hâte les progrès de la fièvre hectique. Mon jugement sur l'usage de la saignée dans ces circonstances porte sur le résultat de plusieurs observations particulières que j'ai eu occasion de faire dans les hôpitaux, où j'ai remarqué que, pour n'avoir pas distingué ces deux cas, on avait quelquefois hâté les progrès de la phthisie pulmonaire.

Ce ne sont pas seulement les scrophules et la phthisie pulmonaire dont nous recevons le germe pendant la conception qui se développent en nous lorsque nous devenons propres à propager notre espèce. Lorsqu'elle est héréditaire, l'épilepsie ne se manifete quelquefois qu'à l'époque de la puberté; et c'est sans doute sous ce rapport qu'*Hippocrate* la considère comme une maladie de cet âge.

Van-Swieten, et plusieurs autres, remarquent en effet que, lorsqu'elle est héréditaire, l'épilepsie commence ordinairement à se manifester aux approches de la puberté (2).

Willis rapporte l'exemple d'une jeune fille née de parens épileptiques, et qui, après avoir joui d'une bonne santé jusqu'à la puberté, commença alors à se plaindre de maux de tête, de vertiges, et fut enfin atteinte d'épilepsie (3). « *Hic morbus comitialis* (dit-il) *circa pubertatem primò emicuit, nam puellæ statim ab* initio ægritudinis catamenia fluere cœperunt, etc.

Hellwigius rapporte encore l'exemple d'une fille qui devint

(1) *Portal*, Taité de la phthisie pulmonaire, p. 284.

(2) *Van-Swieten*, in aph. *Boerrh.*, comment., t. 3, §. 1075, p. 405.

(3) *Willisius*, de morb. convuls., cap. 3.

épileptique pendant les efforts de la première menstruation (1); mais dans ce cas, il ne paraît pas que l'épilepsie fût héréditaire; elle peut être considérée comme un accident de l'apparition des règles; et ce n'est pas sous ce rapport que j'examine la puberté.

Ainsi, non-seulement la constitution propre à l'adolescence détermine les maladies spéciales de cet âge; mais encore elle favorise le développement de quelques maladies héréditaires.

ARTICLE III.

La Puberté considérée comme une époque critique commune à plusieurs maladies de l'enfance.

Si la nature intime de notre organisation détermine quelquefois le développement spontané de quelques maladies, quelquefois aussi plusieurs d'entre elles se terminent par un mécanisme qui lui appartient exclusivement.

Ces phénomènes se remarquent surtout pendant la transition des âges, parce que, c'est alors que les rapports changent entre les élémens organiques, et que les forces prennent insensiblement une autre direction. C'est ainsi qu'à la puberté, lorsque la diathèse inflammatoire s'établit, et que le centre des congestions se fixe dans la poitrine, la nature et le siége des maladies prennent le caractère des prédispositions actuelles, et que ces mutations occasionnent la guérison spontanée de plusieurs maladies de l'âge précédent.

Les anciens ont observé ces circonstances, et tous ont remarqué d'une manière spéciale, que le surcroît d'activité qui caractérise l'adolescence, favorise la résolution de plusieurs maladies de l'enfance et de la puéritie.

A l'égard de l'épilepsie, il est d'observation que l'on est déjà moins

---

(1) *Hellwigii*, observ. epilep. ex utero mirabilis, obs. 56, p. 190.

exposé à la contracter dès l'instant de la puberté, et qu'elle guérit quelquefois spontanément à cette époque de la vie.

Hippocrate dit spécialement que les changemens d'âge influent d'une manière particulière sur la cessation de cette maladie (1); et que, dans les cas où elle paraît avant la puberté, elle peut subir des changemens dont elle n'est pas susceptible lorsqu'elle survient après (2).

Cette proposition est confirmée par l'observation des écrivains postérieurs, qui, dans les différens passages où ils parlent de la terminaison spontanée de l'épilepsie, font remarquer que ce qu'ils disent à cet égard doit surtout s'entendre de l'époque de la puberté. *Arétée* fait scrupuleusement remarquer la persévérance de l'épilépsie lorsqu'elle ne guérit pas alors (3).

En parlant de cette maladie, *C. Aurélianus* dit aussi: « *Solet hæc passio* pubertatis *tempore*, *sive* novæ purgationis *in feminis*, *aut* primi partûs, quâdam naturali novitate *facilè detergi*, *corporis mutatione suffectâ*, etc. » (4).

Pline parle également de l'influence de la puberté sur la terminaison de plusieurs maladies, et spécialement de celle dont nous parlons. *Multa morborùm* (dit-il) *genera primo coitu solventur*, *primoque feminarum mense. Aut si non id contingat*, *longinqua fiunt*, maximèque comitiales (5).

Sans rien ajouter à ces observations générales, *Celse* remarque, en parlant de cette maladie, que, lorsqu'elle est récente, et que les moyens pharmaceutiques ne peuvent la guérir, elle cesse d'elle-même

---

(1) *Hippocrate*, aph. 2, 45.

(2) *Hipp.*, *ibid.*, aph. 3, 28.

(3) *Nam si ætatis florem vigoremque excedit*, *consenescit cum ægro*, *commoriturque. De morb. acut. curat.*, lib. 1, cap. 5, p. 183.

(4) Morb. chron., lib. 1, cap. 4, p. 214.

(5) Hist. nat., lib. 28, cap. 4.

aux approche de la puberté. *Epilepsiam in pueris veneris, in puellis menstruorum initium tollit* (1).

Scribonius Largus, qui indique d'ailleurs tant d'autres remèdes contre l'épilepsie, dit encore la même chose en d'autres termes : *Illud tamen non opportet ignorare, pueros, vel virgines liberari à* morbo comitiali *post complexum et devirgationem* (2).

Les observations de jeunes filles qui ont été guéries de l'épilepsie après la première menstruation, sont assez multipliées dans les auteurs; et l'on concevra facilement que cette maladie, et beaucoup d'autres, guérissent dans ces circonstances; si l'on considère que, lorsque, chez les femmes adultes, la menstruation se dérange, il survient des accidens mélancoliques, hystériques, et même l'épilepsie, dont elles sont délivrées par le rétablissement du cours des règles.

Les moyens dont on peut faire usage n'agissent encore, comme le remarque judicieusement *Van-Swieten*, que par les grands changemens qu'ils opèrent dans l'économie; et quoique nous ne connaissions pas précisément quel est le mode d'altération qu'il convient de produire, il faut néanmoins changer l'état actuel de la constitution (3).

La guérison de cette maladie paraît essentiellement liée aux mutations qui peuvent s'opérer dans l'organisme, soit pendant la transition des âges, soit par l'effet du changement de climat, ou même encore pendant le cours d'une autre maladie (4).

C'est dans cette dernière supposition que l'on a guéri l'épilepsie par le kina, sans remarquer que ce médicament n'avait eu qu'un rapport indirect avec cette guérison (5). On trouve dans le même recueil (6) l'exemple d'un enfant de dix ans qui était sujet depuis trois ans, à

(1) De re med., lib. 3, cap. 23.
(2) De composit. medicament., cap. 2, sect. 18, p. 2.
(3) Comment. in herm. *Boerrh.* aphor., §. 1080, p. 436.
(4) *Hipp.*, aph. 11, 45. *Ibid.* 6, 70.
(5) Miscell. curios. decur. 3, ann. 3, p. 34.
(6) *Ibid.*, ann. 7 et 8, p. 298.

des attaque d'épilepsie qui revenaient plusieurs fois par jour, et dont il fut guéri après une épidémie pendant laquelle il fut gravement malade.

C'est même à ces résultats généraux de l'observation qu'il faut rapporter ces méthodes perturbatrices (1) que quelques médecins ont conseillées dans l'intention d'exciter de grands troubles qui anéantissent la cause immédiate de cette maladie, et que je ne mentionne ici que parce qu'elles ont quelque rapport avec le sujet de cet article; en tant qu'elles confirment que c'est des grands changemens qui surviennent dans l'organisation, par diverses circonstances, qu'il faut espérer la guérison de l'épilepsie.

Je l'ai dit : lorsqu'elle est héréditaire, cette maladie ne se manifeste qu'à l'époque de la puberté, et alors il reste peu d'espoir de guérison. Il en est de même de celle qui est causée par une frayeur que la mère a éprouvée pendant qu'elle était enceinte, de celle qui dépend de la mauvaise conformation du crâne, etc.

Mais des détails précédens on peut, je crois, en déduire que la puberté favorise quelquefois la guérison spontanée de l'épilepsie.

Les scrophules ne se portent pas toujours sur les poumons à l'époque de l'adolescence. L'activité de la respiration et de la circulation ébranle quelquefois le système lymphatique de manière à résoudre les engorgemens glanduleux du mésentère, ou des glandes sous-maxillaires. Pendant l'enfance et la puéritie, il faut même être très-circonspect sur les moyens que l'on emploie; car souvent ils ne font que déplacer la maladie, et occasionnent des mutations fort dangereuses. Il faut alors fortifier la constitution et attendre des secours de la puberté.

Une demoiselle qui avait toujours joui d'une bonne santé, eut à l'âge de onze ans une fluxion qui lui laissa les glandes du cou engorgées, et particulièrement une des parotides, qui augmenta de

---

(1) *A. Trallianus*, lib. 1, cap. 15, p. 75.
Ægineta, lib. 3, cap. 13, p. 29.

volume à mesure que les autres vinrent à se résoudre. Malgré les sages conseils d'un médecin, la mère fut inquiète de cette difformité, et d'autant plus que, pendant son enfance, elle avait eu aussi une semblable tumeur qui avait suppuré, et avoit laissé une cicatrice apparente. Elle prit d'autres avis, on fit des remèdes, la glande disparut, et la demoiselle mourut d'une phthisie pulmonaire... (1).

A l'égard des scrophules, les filles retirent généralement moins d'avantages de la puberté que les garçons. Les maladies du système lymphatique s'accommodent assez avec la nature de leur constitution; quelques femmes ne doivent même la blancheur de leur teint qu'à une disposition scrophuleuse. Quelquefois, dans une même famille, les enfans des deux sexes en sont atteints dans le bas âge, et le développement de la puberté en arrête les progrès chez les garçons, lorsque les filles n'en éprouvent guère de soulagement.

Les fistules lacrymales, les ophthalmies scrophuleuses, les coryzas opiniâtres et de même nature, les écoulemens des oreilles, dont la guérison ne peut être obtenue par les moyens convenables et les soins les mieux combinés, guérissent naturellement pendant le cours de la puberté, surtout lorsqu'on dispose bien des circonstances hygiéniques rapportées aux six classes qui constituent la seconde partie du cours hygiénique de M. le professeur *Hallé* (2).

A l'occasion du prognostic des fistules lacrymales, les auteurs mentionnent les récidives, qui sont très-fréquentes, lorsqu'on opère avant la puberté (3).

A la clinique de perfectionnement de la Faculté de médecine de Paris, j'ai vu, dans quelques occasions, M. le professeur *Dubois,* retarder l'opération convenable pour la guérison de cette maladie, soit parce que les enfans étaient trop écrouelleux, et que la fistule serait sans contredit revenue; soit, dans quelques autres circonstances,

---

(1) *Daignan*, Traité des variétés de l'espèce hum., t. 1, p. 168.

(2) Encyclop. méth., art. *Hygiène*.

(3) Nosographie chirurgicale de M. le professeur *Richerand*, t. 2, 3. édit.

parce qu'il voulait attendre l'époque de la puberté pour apprécier quelles seraient alors les ressources de la nature et les indications qu'elle présenterait. En cette occasion, comme sur tant d'autres points, la conduite de ce praticien célèbre sert de règle générale.

Triller rapporte l'histoire d'une jeune fille que les sétons et les vésicatoires n'avaient pu guérir de la chassie des yeux, et qui le fut complètement à la puberté. Il cite l'exemple d'une autre fille qui, lorsque ses règles parurent, guérit alors spontanément d'un ulcère des oreilles qui avait résisté contre tous les moyens rationnels (1).

Les pous, la teigne, le favus, qui sont des maladies de l'enfance, guérissent naturellement pendant le troisième septénaire, lors même qu'en ayant scrupuleusement égard aux soins de propreté, on a négligé les applications médicamenteuses.......

La teigne plus particulièrement, que l'on s'exerce tant à guérir pendant la puéritie, ne guérit presque jamais qu'à la puberté. Je suis persuadé que cette maladie de l'enfance guérirait tout aussi-bien, si, pendant la puéritie, on s'en tenait aux soins locaux de propreté et que l'on fortifiât la constitution par des moyens convenables. Je sais bien que les enfans sont à peu près guéris de la teigne lorsqu'ils sortent de *l'hôpital Saint-Louis* ou de celui *des enfans malades*; mais j'ai vu aussi que la maladie revenait au bout de quelque temps, et que la tête bourgeonnait constamment à l'automne et au printemps. Rarement on garde la teigne jusqu'après le troisième septénaire. Elle cesse ordinairement vers la fin du second : c'est que la puberté a beaucoup d'influence sur la guérison spontanée de cette maladie (2).

---

(1) *Trill.*, opusc. med. t. 1, p. 207.

(2) Ce que je dis ici pourrait faire le sujet d'un mémoire fort utile, dans lequel on mettrait fin à cet usage aveugle de traiter la teigne par des moyens barbares qui font souffrir aux enfans les plus cruelles douleurs, et qui débilitent nécessairement leur constitution. Ce que c'est que le torrent des hypothèses!... On cherche à modifier localement l'état actuel de la sensibilité du

Après les médications toniques qui conviennent aux rachitiques quels sont les moyens qui peuvent arrêter les progrès de cette maladie ? c'est la puberté. Dès cette époque, le rachitisme demeure stationnaire, et quelquefois il guérit alors, lorsque ses progrès n'ont pas été trop loin pendant la puéritie: « *Rachitis invalescens si super quintum ætatis annum aut diutiùs inhæret, difficulter curatur, et corpus languidum ac deforme juventuti tradit; et nisi accedentibus juventutis annis, ubi totum corpus maximam patitur mutationem, penitùs tollitur, per totam vitam nullam sanationis spem admittit* » (1).

Triller dit même positivement que les enfans guérissent d'autant plus tard du rachitisme, que l'on a usé de plus de médicamens pendant l'enfance; et qu'il vaut mieux les livrer à eux-mêmes et aux efforts critiques de la puberté que de leur donner des remèdes qui altèrent encore leur constitution. C'est également l'opinion de *Sydenham*, de *Boerrhaave* et de son illustre commentateur (2).

Les affections herpétiques disparaissent quelquefois à l'époque de la puberté pour reparaître à d'autres époques sous un aspect différent. Le plus souvent cependant c'est à l'époque de la puberté que les dartres se manifestent.

---

cuir chevelu pour guérir une maladie qui dépend des rapports que les élémens organiques ont entre eux pendant l'enfance, et de la direction des forces à cette époque de la vie.....

Et, par humanité, avant que de continuer cette manœuvre, qui est vraiment cruelle, ne devrait-on pas déterminer quels sont, par rapport à la constitution de l'homme, les avantages et les inconvéniens qui résultent du traitement des teigneux par la méthode ordinaire, comparativement avec les avantages et les inconvéniens qu'il y a à s'en rapporter aux efforts critiques de la nature à l'époque de la puberté, en ayant d'ailleurs égard aux circonstances hygiéniques propres à fortifier le corps et à entretenir la propreté ?

(1) *Hoffm.*, Med. rat. system., t. 4, part. 5, cap. 9, p. 489, et etiam. op., t. 3, de morb. infant. præcip.

(2) *Trill.*, Opusc. med., t. 1, p. 138.

Les enfans sont quelquefois sujets à des attaques périodiques de migraine qui guérissent ordinairement à la puberté, et qui peuvent être bien exaspérées par des médications intempestives.

Un écolier de rhétorique fort appliqué à la poésie, qu'il aimait passionnément, était sujet à une migraine périodique qui revenait régulièrement le mercredi et le vendredi vers les cinq heures du soir. Les attaques étaient si violentes, qu'il était obligé de se coucher. Pendant qu'elles avaient lieu il éprouvait des envies de vomir, et faisait souvent des efforts inutiles; quelquefois cependant il vomissait une eau claire qui n'avait ni saveur ni odeur, et l'attaque finissait. On usa de remèdes: un vésicatoire à la nuque occasionna un mal de tête affreux dans l'intervalle de la migraine, qui devint plus forte. La saignée le soulagea d'abord; mais on en abusa, et le jeune homme perdit son imagination. Sa migraine, dura jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et jamais il n'acquit le degré de force qu'il devait espérer, et ne recouvra pas l'aptitude qu'il avait en rhétorique (1).

Le nouvel ébranlement et les nouvelles modifications que l'utérus vient d'éprouver ont des effets très-sensibles sur la guérison spontanée des leucorrhées. Bien des jeunes filles atteintes de fleurs blanches héréditaires, ou survenues dans le bas-âge, et qui n'avaient pu être guéries par les moyens pharmaceutiques, l'ont été naturellement à la première menstruation, ou lorsque l'écoulement périodique a été bien établi.

En 1810, une dame me consulta pour sa demoiselle, qui avait alors treize ans, qui était déjà bien formée pour son âge, et qui depuis plus de trente mois était sujette à un écoulement muqueux du vagin. Cette dame desirait beaucoup que sa fille pût être guérie de cette maladie, croyant qu'elle retarderait l'époque de ses règles si on ne le faisait assez tôt. Considérant que la demoiselle se portait bien d'ailleurs, et que son teint était assez animé, je jugeai convenable de ne

---

(1) *Daignan*, ouv. cit., t. 1, p. 191.

point faire usage de médicamens, et je conseillai la promenade à plusieurs reprises dans le jour, soit à pied, soit en voiture; mais à pied de préférence. Les règles parurent au bout d'un an, avec quelques difficultés, que j'éloignai encore sans médicamens; et après la troisième purgation menstruelle, qui n'eut lieu qu'au bout de cinq mois, l'écoulement fut supprimé sans accidens, et n'a pas reparu.

L'incontinence d'urine disparaît chez les enfans à mesure qu'il prennent de l'accroissement, et que leur fibre acquiert plus de solidité et de fermeté.

On a vu des enfans sujets à des dévoiement dépendant de la faiblesse du canal alimentaire, qui se soutenaient jusqu'à l'âge de quatorze à quinze ans, et qui disparaissaient à l'arrivée de la puberte.

Le plus souvent les hémorrhagies qui se manifestent pendant l'enfance deviennent plus abondantes, et se confirment pour ainsi dire à la puberté. Quelquefois cependant certaines hémorrhagies qui avaient existé cessent alors, lorsque le système sanguin acquiert un nouveau degré d'énergie, et prend des directions différentes : c'est ainsi qu'on a vu des enfans sujets à un flux hémorrhoïdal, qui a cessé à la fin du second septénaire (1).

Hoffmann parle de quelques enfans tourmentés par des vers, et de plusieurs impubères qui, par un amour précoce, des sujets de jalousie, des excès d'études, étaient sujets à des mouvemens convulsifs des membres, et qui après avoir été traités inutilement par différens moyens, ont ensuite guéri naturellement vers la qua-

(1) J'ai lu cette remarque dans un manuscrit sur les hémorrhoïdes, que mon confrère le docteur *de Larroque* va publier incessamment, et qui lui fera, je crois, beaucoup d'honneur, tant par l'esprit de discernement avec lequel il a mis les auteurs d'accord sur cette maladie, que par les preuves nouvelles sur lesquelles il établit que le flux hémorrhoïdal se fait par exhalation, et que le sang vient des artères, et non pas de veines.

torzième ou la vingt-unième année, sans autre circonstance que le changement d'air (1).

On a vu aussi des impubères assez faibles d'esprit pour ne savoir pas parler distinctement ni marcher droit, ni rien retenir dans leur esprit, et qui, arrivés à l'époque de la puberté, et surtout vers la vingt-unième année, ont acquis alors des forces physiques et de l'aptitude pour les sciences et les arts.

La danse de Saint-Guy, qui n'est due le plus souvent à aucune cause matérielle, et qui attaque quelquefois les enfans comme par sympathie, ou encore par imitation au simple aspect d'une personne atteinte de cette maladie, se dissipe insensiblement aux approches de la puberté.

Que d'affections variées et sans cesse renaissantes éprouvent les femmes avant le jet de la première menstruation, et qui cessent immédiatement après!....

Une jeune fille d'une forte constitution, qui avait toujours joui d'une bonne santé, fut affectée à l'âge de 13 ans, sans cause sensible, de toux continuelles, de vomissemens, de lassitude générale, d'inappétence, de chaleur et de fièvre lente qui allait en croissant..... La saignée du pied exaspéra les symptômes, qui cessèrent instantanément lorsque les règles parurent (2).

Enfin on voit quelquefois des enfans cacochymes, si je peux encore parler ainsi, qui, à l'âge de 16 ans, paraissent en avoir dix tout au plus; qui sont faibles, délicats, languissans, être pris de fièvre pendant laquelle ils croissent beaucoup en hauteur, et après laquelle ils acquièrent ensuite beaucoup d'énergie. Dans ces cas la fièvre paraît être un phénomène critique auquel succède le rétablissement de la santé qui était altérée par les maladies de l'enfance.

Une demoiselle de 12 ans, douée de beaucoup d'esprit, était encore très-petite pour son âge. Elle eut alors une fièvre tierce.

(1) *Hoffm.*, Dissertat. inaug., *de ætatis mutatione morborum causâ et remedio*, §. 22, p. 26.

(2) *Hoffm.*, loc. ultim. cit., p. 27.

Malgré les inquiétudes, malgré les conseils et les remèdes vantés de toutes parts, on se détermina, par les avis du médecin, à prévenir seulement les incidens trop graves, et à confier la guérison de la fièvre à la nature. Elle dura huit mois, pendant lesquels la demoiselle prit beaucoup d'accroissement. Elle continua ensuite à grandir et à se fortifier proportionnellement jusqu'au point d'acquérir la taille ordinaire des femmes. Elle s'est mariée jeune, et est devenue mère de deux beaux enfans sans aucun accident (1).

Remarquons que, dans la considération des maladies qui guérissent spontanément à la puberté, il faut avoir égard à la distinction qu'établit entre elles la nature des causes. Celles qui dépendent essentiellement du tempérament des enfans, guérissent nécessairement lorsque ce tempérament change de nature ; tandis que celles qui sont dues à des circonstances extérieures et accidentelles ne guérissent pas le plus ordinairement.

Il faut encore remarquer que, dans l'un et l'autre cas, les effets de la puberté ne sont salutaires que lorsque les maladies de l'enfance ou de la puéritie n'ont pas trop épuisé la constitution; car alors, non-seulement la puberté n'est point l'époque critique des maladies de l'âge précédent, mais encore elle est retardée, et ne se développe qu'imparfaitement, de manière que le corps reste débile toute la vie.

Pour compléter l'histoire de la puberté, il aurait fallu entrer dans de plus grands détails sur ses caractères anatomiques et physiologiques, et déterminer les modifications que sa constitution organique imprime aux maladies accidentelles. Mais un cadre de cette étendue eût dépassé les bornes ordinaires d'une thèse, et m'eût d'ailleurs exposé à laisser trop de lacunes : c'est pourquoi, abstraction faite de plusieurs détails historiques sur l'adolescence, et des maladies que peuvent déterminer des conditions extérieures; j'ai seulement considéré cette époque de la vie *comme cause de plusieurs maladies et comme époque critique de quelques autres.*

---

(1) *Daignan*, ouv. cit., t. 1, p. 162.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* FOESIO).

I.

Si à febre detento, tumore in faucibus non existente, suffocatio, ex improviso superveniat, lethale. *Aph. IV.* 34.

I I.

Si à febre detento collum derepentè inversum fuerit, et vix deglutire possit, tumore non existente, lethale. *Aph. IV.* 35.

III.

Si major incidat febri non intermittente, debili jam existenti ægro, lethale. *Aph. IV.* 46.

I V.

In non intermittentibus febribus, si externa quidem frigida sint; interna verò urantur, et sitim habeant, lethale. *Aph. IV.* 48.

V.

Ubi in febre non intermittente difficultas spirandi, et delirium fit, lethale. *Aph. IV.* 50.

V I.

In febre non intermittente, si labium, aut nasus, aut oculus, aut supercilium distorquatur, si non videat, si non audiat, jam debilis æger: quidquid horum fiat, lethale. *Aph. VII.* 73.